

30 octobre - 02 novembre 2025

Matières inflammables

Focus écriture

THEATRE DU LOUP

MANUFACTURE

www.theatreduloup.ch * Chemin de la Gravière 10, 1227 Les Acacias

Le Théâtre du Loup est subventionné par la Ville de Genève et la République et canton de Genève

Matières inflammables

focus écriture – 1ère édition

30 octobre – 2 novembre 2025

Qu'est ce qui s'écrit là, maintenant, tout de suite ?

Ici mais aussi ailleurs

Qu'est-ce qui se dit du monde ? De nous ?

Qu'est ce qui court dans les entrailles des textes de théâtre ?

Qu'est ce qui provoque l'écriture ?

Depuis quelques années, l'écriture, les mises en lectures, les rendez-vous autour de ce qui s'écrit ont été dépoussiérés et sont l'occasion d'expérimentation, de partage et de fête.

En tant que nouvelle direction du Théâtre du Loup, dont deux membres sur trois sommes des auteurices, nous portons une attention spécifique à l'écriture contemporaine sur l'ensemble de notre saison.

Avec *Matières inflammables*, nous voulons ainsi donner une vraie tribune à ces textes inédits, ou peu lus, ou pas joués.

Véritable chambre d'échos, ce focus enlevé et joyeux nous permet d'inviter d'autres histoires, celles qui s'écrivent en France, en Haïti, au Québec ou en Guadeloupe, mais aussi évidemment en Suisse, et d'insuffler en début de saison des idées, des respirations, de faire émerger des collaborations, des passerelles, des constructions.

Julie Gilbert, Jean-Louis Johannides et Jérôme Richer



De gauche à droite : Julie Gilbert, Jérôme Richer et Jean-Louis Johannides © Dorothée Thébert

Le programme

Matières inflammables, c'est la rencontre pendant une semaine d'auteurices, de metteureuses en scène et de comédien·nes autour de la question de l'écriture. C'est la volonté de décloisonner des pratiques, de favoriser l'échange et la discussion. Au-delà, c'est une occasion unique de rencontrer des auteurices de l'espace francophone (Haïti, Québec, Guadeloupe, Suisse). Et c'est bien sûr la possibilité d'être confronté·es à des écritures d'aujourd'hui, des écritures qui parlent du monde dans lequel on vit, de le regarder autrement qu'à travers les médias, les réseaux sociaux, etc. Pendant quatre jours, le Théâtre du Loup fera ainsi résonner l'écriture contemporaine théâtrale avec 5 textes portés par 5 acteurices et mis en lecture par 5 metteureuses en scène. Ces mises en lecture seront suivies d'un événement *Mets sur haut-parleur*, inspiré du spoken word, dans cette idée d'urgence à écrire, qui convoque les 5 auteurices + 2 invités et 1 musicien à réagir à un mot – *Au cœur de la foudre* – et performer leur texte sur scène en musique. Il y aura aussi une fête, une projection avec les *Palestine Cinema Days* et un café hanté pour parler des pratiques d'écriture.

avec les auteurices BÉATRICE BIENVILLE, LÉA EIGENMANN, ROLAPHTON MERCURE, ÉMILIE MONNET, MARINA SKALOVA, ROBERTO GARIERI, DOROTHÉE THÉBERT

les acteurices RAPHAËL ARCHINARD, CAMILLE FIGUERO, CHARLOTTE FILOU, SAFI MARTIN YÉ, NASMA MOUTAOUAKIL

et les metteureuses en scène PALOMA ARCOS MATHON, JEAN-LOUIS JOHANNIDES, MORGANE MANCEAU, MATTEO MARANO, ELSA PROVANSAL

en partenariat avec LA MANUFACTURE – HAUTE ÉCOLE DES ARTS DE LA SCÈNE DE LAUSANNE

soutien SSA

Jeudi 30 octobre

19h : Lecture "Complètement ivre" de LÉA EIGENMANN

20h : Lecture "Marguerite : le feu" d'ÉMILIE MONNET

Vendredi 31 octobre

19h : Lecture "ON S'EN REMET TRÈS BIEN" de MARINA SKALOVA

20h : Lecture "Points de sutures" de ROLAPHTON MERCURE

Samedi 1er novembre

19h : Lecture "CHLRDCN Trop beau pour y voir" de BÉATRICE BIENVILLE

20h : Évènement "Mets sur haut-parleur" avec BÉATRICE BIENVILLE, LÉA EIGENMANN, ROLAPHTON MERCURE, ÉMILIE MONNET, MARINA SKALOVA, ROBERTO GARIERI et DOROTHÉE THÉBERT

22h : Évènement "La fête du samedi soir" avec DJ BETTY BOSSA

Dimanche 2 novembre

13h30 : Projection "Jenin, Jenin" de MOHAMMAD BAKRI

15h : Évènement "Café hanté" avec ROLAPHTON MERCURE et ÉMILIE MONNET

Jeudi 30 octobre, 19h

Lecture : « Complètement ivre », LÉA EIGENMANN

Du crépuscule à l'aube, trois personnes tentent d'évoluer ensemble entre la noirceur et les paillettes d'une nuit de fête. À mesure que l'ivresse s'installe et la foule grandit, leurs rapports au monde semblent se redessiner.

Thématiques : jeunesse, fête comme lieu de résistance, découverte de soi, emprise

LÉA EIGENMANN est autrice et programmatrice de cinéma. Dans son activité d'écriture, elle porte un intérêt particulier au théâtre et à la lecture à haute voix. En 2023, elle intègre L'Abri-Genève en tant qu'artiste associée : elle y travaille notamment sur la fête comme lieu d'émancipation, recherche qui mènera aux premières versions du texte *Complètement ivre*.

"Complètement ivre" est accompagné dramaturgiquement par le collectif de direction du Loup.

mise en lecture JEAN-LOUIS JOHANNIDES

jeu CHARLOTTE FILOU, RAPHAËL ARCHINARD et SAFI MARTIN YÉ

Extrait

LE LEADER

Qu'est-ce que tu dis ?

CELLE QUI A PEUR

Nous –

CELLE QUI CHERCHE L'OUBLI

Il y a dans les conversations comme un mot croisé, une forme de grille. Certains sujets sont fouillés, disséqués, partagés, encore et encore. D'autres ne sont pas et semblent ne jamais pouvoir être évoqués. On les évite, on les contourne, on danse autour comme des fourmis près d'un morceau de sucre. C'en est presque drôle – les voir incapables de parler, elleux les pipelettes, elleux les orateurs, elleux dont le savoir-faire réside justement dans le choix des mots.

CELLE QUI A PEUR

Pendant tout ce temps, nous –

Nous faisons semblant. Jamais fait autre chose. Nous pensons à rentrer le ventre. Nous sommes captivées, attentives, passionnées par la conversation – En vérité, nous n'avons rien écouté. Nous pensons à tous les sujets morceaux de sucre, ceux qui pourraient, devraient, être évoqués. Nous rions fort et nous entendons le son que fait le rire sur les murs de la pièce. Nous brisons le silence quand qu'il s'installe, nous affichons un air enthousiaste, partant pour tout, nous prétendons, vous – Vous parliez de quoi ?

LE LEADER

De toi

Entretien avec LÉA EIGENMANN, par JÉRÔME RICHER

Quel a été le moteur pour écrire ce texte, l'élément déclencheur ?

L'élément déclencheur est presque toujours un croisement d'observations qui se font écho entre elles : ici, des situations vécues croisées à des enjeux sociétaux. Dans un second temps, c'est cette sorte de déclic qui se fait parfois quand on a le luxe d'avoir du temps. En l'occurrence, les thématiques abordées dans *Complètement ivre* figuraient parmi de nombreux brouillons, pistes de recherches et réflexions amorcées depuis des mois : c'est avec la durée précieuse qu'offre une résidence, l'errance, les détours, que j'ai pu rassembler ces différentes pièces éparses en un seul ensemble.

Pourquoi se saisir spécifiquement de cette question de ce monde de la nuit ?

Pendant toute ma découverte du milieu de la nuit, dans les années 2010 à Genève, j'avais complètement intériorisé certains codes – notamment dûs à mon genre –, avec lesquels toute une génération de fêtardexs s'était construite. Plus tard, en éveillant ma conscience politique et féministe et en participant à des événements qui questionnaient l'occupation de l'espace public, j'ai ressenti une certaine colère, mais aussi compris la place transgressive que le milieu nocturne pouvait offrir. J'ai eu envie de partager ces questions avec d'autres gens. Ce monde me fascine depuis toujours, je m'y sens très attachée, car j'y trouve aussi beaucoup de joie et de liberté. J'ai ainsi pu l'appréhender par couches : la découverte, l'intime, puis le politiser et avoir le plaisir en écrivant d'y trouver un terrain de jeu dramatique très inspirant.

Ton texte fait se déployer de manière fine une situation d'emprise. Est-ce que cette emprise, tu la penses comme quelque chose de genré, vu que tu laisses un relatif flou sur le sexe des personnages ? Et plus largement, pourquoi ce sujet ?

Si j'ai laissé une certaine fluidité aux personnages pour éviter des représentations trop binaires, le personnage du leader figure tout de même un homme hétérosexuel cisgenre. En effet, il était important pour moi qu'au-delà d'être au centre du groupe, cette position soit confirmée par ses privilèges, par son absence de peur, par une aisance caractéristique à manier la foule et l'espace public. Le genre des autres personnages est moins figé, mais il est induit, par opposition, qu'elles ne bénéficient pas des mêmes privilèges et vont précisément passer la nuit à essayer de s'émanciper.



Portrait de Léa Eigenmann © DR

Jeudi 30 octobre, 20h

Lecture : « Marguerite : le feu », ÉMILIE MONNET

Québec, 1740. Marguerite Duplessis, réduite en esclavage, est la première femme autochtone à intenter un procès contre le gouvernement québécois pour faire reconnaître sa nationalité et revendiquer sa liberté. Elle le perdra et sera transférée vers la Martinique où on perd sa trace. En s'emparant de cette histoire, Émilie Monnet convoque toutes les Marguerite – celles d'hier et d'aujourd'hui – qui se battent pour que justice soit faite. À travers la poésie, les langues autochtones, les interviews, les chants de deuil et d'espoir, c'est un appel à la mémoire retrouvée.

Thématiques : colonisation, esclavagisme, mémoire retrouvée

ÉMILIE MONNET est autrice, comédienne et metteuse en scène engagée, d'origine anichinabée. Elle travaille au croisement du théâtre, de la performance et des arts médiatiques. Sa démarche artistique privilégie les processus de création collaboratifs et multilinguistiques, et sonde les thèmes de la mémoire, de l'Histoire et de la transmission. Elle fonde en 2011 les productions Onishka afin de tisser des liens entre artistes de différents peuples autochtones, toutes disciplines confondues. Ses textes sont traduits en allemand, anglais, roumain et espagnol. Ses créations ont été présentées dans plusieurs festivals à travers le monde, dont les festivals d'Avignon et d'Édimbourg.

«Marguerite : le feu» est publié aux Éditions Les Herbes Rouges et a été créé dans une mise en scène de l'autrice.

mise en lecture PALOMA ARCOS MATHON

jeu CAMILLE FIGUEROO, CHARLOTTE FILOU, NASMA MOUTAOUAKIL et SAFI MARTIN YÉ

Extrait

ANNA
Abandonne-moi ici
au milieu de nulle part
au milieu du bois
même si c'est l'hiver
même s'il fait moins trente dehors
sans mitaines et sans tuque
avec juste ma doudoune sur le dos.

SHARON
Immobilise-moi ici
devant tout le monde
en plein milieu du centre-ville
Écrase ma joue contre le béton
Menotte mes mains
derrière mon dos
Fais-moi croupir
encore une fois derrière les barreaux.



Portrait d'Émilie Monnet © Christian Blais

Entretien avec ÉMILIE MONNET, par MARION GUILLOUX

Votre parcours artistique est intrinsèquement lié à votre parcours d'activiste pour les droits autochtones. Pourriez-vous nous en dire plus ?

Je suis arrivée au théâtre vers mes 30 ans, après avoir travaillé dans la justice sociale, auprès d'associations pour des femmes autochtones et dernièrement dans une communauté mohawk, qui réside à Kahnawake, juste à côté de Montréal. J'étais responsable des relations internationales de l'association. Nous créons des projets avec des femmes autochtones leaders à travers les Amériques. C'est un parcours qui m'a permis de devenir polyglotte, mais aussi de me réapproprier l'anishinaabemowin qui est la langue maternelle de mon grand-père. J'ai créé les Productions Onishka qui signifie « Réveille-toi » en 2011 et depuis, nous continuons à tisser des liens entre les peuples autochtones du monde entier pour honorer la diversité de ces cultures et leurs richesses. Pour moi, il s'agit de se mettre en relation avec le monde et de puiser dans des héritages pluriels, des pratiques, des savoirs, sans cloisonner les pratiques artistiques. *Marguerite : le feu* est ma deuxième pièce de théâtre.

Marguerite Duplessis. C'est une histoire que vous avez découverte, une femme qui est devenue un modèle...

Il y a une dizaine d'années, j'ai suivi une visite guidée de la compagnie L'Autre Montréal, qui relate les histoires les moins connues de la ville. J'ai alors découvert le récit de la vie de Marguerite Duplessis qui, âgée d'une vingtaine d'années, se bat pour défendre sa liberté. J'ai été bouleversée par cette femme autochtone mise en esclavage et par ce pan de l'histoire du Québec quasiment occulté alors qu'il court sur près de deux cents ans. Marguerite Duplessis refuse de monter sur le bateau marchand qui doit l'emmener en Martinique, tente un procès, argumente qu'elle est née d'un père français et d'une mère autochtone libre. Même si elle perd et que nous perdons sa trace, nous pouvons imaginer qu'elle a bien été déportée. Son cas est très important dans l'histoire judiciaire de La Nouvelle-France. Elle est la première personne autochtone mise en esclavage à tenter des démarches judiciaires au sein d'un système colonial. Il faut savoir que tout le monde était propriétaire d'esclaves dans cette société du XVIIIe siècle, et Gilles Hocquart, l'intendant de l'époque, faisait partie des figures de proue de cette traite humaine. Marguerite Duplessis est une grande figure de l'activisme et de la résistance : considérée comme un objet par la loi, elle s'est saisie de ses droits pour devenir sujet et défendre sa liberté.

De cette découverte à "Marguerite : le feu", votre cheminement artistique a revêtu différents aspects.

Oui, avant que je ne pense une forme théâtrale, nous avons enregistré une série de podcasts intitulée *Marguerite : la traversée*, en décembre 2021. Je savais qu'une démarche documentaire était nécessaire et que la recherche allait être vaste. J'ai senti le besoin de transmettre mes rencontres avec des juges, des survivantes du trafic sexuel, des historiens, des activistes. Dans la continuité, j'ai proposé un parcours sonore et performatif dans les lieux de mémoire du Vieux-Montréal, *Marguerite : la pierre*. Les façades de la ville m'ont servi à exhumer les traces du passé colonial, elles offraient une expérience physique aux visiteurs, s'incarnant dans leur mémoire et leur corps. Ces deux projets ou étapes nous ont offert de nous sentir libres et légitimes pour la proposition scénique. Nous n'avions pas besoin de tout expliquer et nous pouvions nous concentrer sur une matière plus viscérale : celle qui génère de la colère, de la profonde tristesse mais aussi le besoin de guérison. Comment devenir de bons ancêtres pour les générations futures ?

Vendredi 31 octobre, 19h

Lecture : « ON S'EN REMET TRÈS BIEN », MARINA SKALOVA

Un « tu » né dans un monde soviétique à l'organisation patriarcale. Chaque expérience se grave au fer chaud sur une peau immaculée. « Carotte au bout du chemin : un bébé ! » Un parcours de vie intime et anonyme, dans lequel d'innombrables femmes se reconnaîtront, jalonné par l'expérience récurrente de la dépossession de son propre corps et des phrases envoyées comme des projectiles. Un texte à l'humour discret, à la colère contenue et à la grande force poétique.

Thématiques : violences sexuelles et sexistes (attention thématique abordé de manière frontale), patriarcat, féminisme, émancipation, maternité, Russie

MARINA SKALOVA est écrivaine et traductrice littéraire. Elle est autrice de poésie, de théâtre, de textes cherchant à inventer leur propre forme. Sa pièce *La chute des comètes et des cosmonautes* (L'Arche, 2019) a été créée au POCHE/GVE en 2019, mise en scène dans de nombreux théâtres en Allemagne et traduite au Mexique. *ON S'EN REMET TRÈS BIEN* est son deuxième texte pour la scène.

Le texte est publié dans une autre version aux Éditions des Lisières, sous le titre "intimement [3ème personne du pluriel]". "ON S'EN REMET TRÈS BIEN" est représenté par Suhrkamp Theaterverlag.

mise en lecture MORGANE MANCEAU

jeu CAMILLE FIGUEROO, CHARLOTTE FILOU et NASMA MOUTAOUAKIL

Extrait

Autre jour même époque
Tu es assise dans le train
C'est un samedi matin
Tu t'en souviens très bien
Tu as deux heures de trajet
Tu es maquillée mais pas trop
Tu portes un t-shirt bleu ciel
Le t-shirt est moulant sur ta poitrine
Tu portes un baggy, des baskets
Depuis peu, tu adoptes les codes de la culture hip-hop
Tu as douze ans
Il est dix heures du matin
Tu as rendez-vous avec des amies
Tu n'as jamais rencontré tes amies dans la vraie vie
Tu as rencontré tes amies sur internet
À l'époque, on rencontre plutôt ses amies dans la vraie vie
Pas toi
Plus à l'aise derrière les mots et les écrans



Portrait de Marina Skalova © Michela Di Savino

Entretien avec MARINA SKALOVA, par JÉRÔME RICHER

Dans quel contexte de ton écriture apparaît cette pièce, étant donné que tu écris de la poésie, du théâtre, des récits... ? Quel a été le moteur de base pour l'écrire ?

Quand j'écris, la question du genre littéraire ne m'intéresse que peu. C'est de l'écriture, c'est organique, ça se meut, ça se transforme. Le texte pose la question de l'assignation au genre féminin. Et par sa forme, j'espère qu'il questionne aussi l'assignation au genre littéraire et parvient à l'ouvrir un tant soit peu...

J'ai conçu le texte comme un poème dramatique, avec le désir qu'il puisse autant être lu sur la page qu'entendu sur scène. Il est né d'une sorte de frottement entre plusieurs plaques tectoniques. Une description presque objective, froide, clinique de scènes de violence sexuelle ou médicale vécues par une narratrice à différents âges de sa vie. Des injonctions, issues de la langue russe, avec lesquelles s'est construit le rapport à l'intimité, au corps et à la subjectivité de cette narratrice. Des passages plus documentaires, issus d'archives, d'articles de presse ou aussi de discussions avec des militantes féministes russes. Et à partir de là, la prise de conscience que le système totalitaire, hérité dans le cadre familial, se reproduit dans l'intimité et empêche non seulement de dire « je » mais aussi de dire « non », d'exprimer ou de retirer son consentement lorsque façonnée par la violence familiale, la narratrice du texte rencontre la violence du dehors.

Aujourd'hui, le texte est édité dans une maison d'édition de poésie, aux éditions des Lisières en France, sous le titre *intiment [3eme personne du pluriel]*, dans une version un peu différente. Et il est représenté en tant que pièce de théâtre par Suhrkamp en Allemagne, dans sa version originale plus polyphonique qui sera lue au Loup.

Dans cette guerre faite au corps des femmes, la Russie semble presque un personnage à part entière, comment en es-tu venue à ça ?

Je suis issue de cette culture. Je porte cette violence en moi.

En 2020, j'ai reçu plusieurs bourses pour un projet littéraire à plusieurs volets, sur lequel je travaille toujours. Pour le dire très rapidement, il s'agissait de questionner la place des femmes dans l'histoire soviétique et la Russie contemporaine. Je parlais d'un paradoxe : avoir grandi dans une culture patriarcale, émanant pourtant d'une société qui avait été avant-gardiste dans l'accès des femmes à des droits fondamentaux peu après la révolution de 1917, héritant en cela des mouvements féministes nés en Russie au 19e siècle. Je cherchais à mettre des mots sur ces ambivalences, ces décalages. A alors commencé une passionnante plongée dans les archives, qui a connu un arrêt brutal lors de l'invasion de l'Ukraine en 2022.

ON S'EN REMET TRÈS BIEN absorbe certains matériaux issus de cette recherche et les juxtapose de façon un peu sauvage, non chronologique. On y trouve des manuels de propagande soviétique des années 20, une citation de Gorbatchev de 1984 enjoignant aux femmes à retourner à leurs missions biologiques, des extraits de la loi de 2017 décriminalisant les violences conjugales et domestiques au nom du respect des « valeurs traditionnelles ». Il y a un fil directeur : malgré les avancées sur le plan légal et sociétal, dans l'intimité, l'autoritarisme misogyne et le droit des hommes à disposer du corps des femmes a toujours persisté. Aujourd'hui, dans la Russie de Poutine, les violences envers les femmes et les enfants sont légales car considérées du domaine du privé. On ne remet pas en cause le pouvoir d'un mari, d'un père, d'un homme, d'un soldat... Il y a un continuum entre la violence militaire, celle du système pénitentiaire et concentrationnaire héritier du Goulag, la violence envers les minorités et la violence qui s'exerce dans le huis-clos familial.

Mais parler de la Russie m'intéresse aussi parce qu'elle nous tend un miroir grossissant : les logiques patriarcales à l'œuvre ici sont similaires. Elles sont juste un peu moins à nu. La violence narrée dans le texte se déroule souvent « ici », pas « là-bas ». C'est simplement que la culture russe a appris à la narratrice à s'y soumettre.

Vendredi 31 octobre, 20h

Lecture : « Points de sutures », ROLAPHTON MERCURE

Une usine de maillots en Haïti, aux cadences infernales pour ses ouvrières. Alain Champagne en est l'héritier et le directeur paternaliste, qui réalise des profits sur leur dos sans vergogne. Il est aidé par Mme Gertrude, cheffe du personnel puis manager de production, et assisté par sa fille. Les conditions de travail dans l'entreprise sont épouvantables. Sonia Jules, l'une des plus anciennes ouvrières, tente de lutter. Elle est la seule à oser demander, chaque année, une entrevue avec le patron. *Points de sutures* rend hommage à la résistance des femmes dans les usines de sous-traitance du textile en Haïti. Le théâtre se fait scalpel, révélant les coutures invisibles entre exploitation économique et violence sexiste.

Thématiques : mondialisation, exploitation économiques des femmes, sous-traitance, Haïti

ROLAPHTON MERCURE est écrivain, comédien, slameur, metteur en scène. Il a été lauréat du prix Caraïbes en création de l'Institut français (2013), présélectionné pour les prix SACD (2021) et RFI Théâtre (2023), lauréat du programme NORA de Villeneuve-lès-Avignon (2024). Il est notamment l'auteur des pièces *Furieuses*, *Fuck Dieu, fuck le vodou, je ne crois qu'en mon index* et *Pandémonium*.

Un extrait de "Points de sutures" a été lu au festival d'Avignon et l'acte II a été publié dans le numéro 5 de la revue "La Récolte" en 2023.

mise en lecture MATTEO MARANO

jeu CAMILLE FIGUERO, CHARLOTTE FILOU, NASMA MOUTAOUAKIL, RAPHAËL ARCHINARD et SAFI MARTIN YÉ

Extrait

MADAME GERTRUDE

Hé toi, la nouvelle qui n'arrête pas de rire, rappelle-moi ton nom.

MARIE-MADELEINE

Marie-Madeleine, madame Gertrude.

MADAME GERTRUDE

Mais c'est mignon ça. C'est un nom chrétien. Tu lis la bible Marie-Madeleine ?

MARIE-MADELEINE

Oui, madame Gertrude.

MADAME GERTRUDE

M'en fous ! A partir d'aujourd'hui, tu vas bosser ici sans relâche comme deux juments jusqu'à ce que tes dents deviennent aussi multicolores que la queue d'un paon. Je te ferai suer, chier, roter des douzaines et des douzaines de maillots à n'en plus finir. Tu n'auras plus le temps pour rire, pas le temps pour faire la cuisine à ton mari, pas le temps pour tirer un coup, pas le temps pour chouchouter tes gosses. Ils grandiront comme des herbes sauvages sur la route pendant que toi, tu seras vieille d'un coup. Ton corps sera flasque et ton vagin sera aussi sec que de la cassave. Un trou inutilisable, tu m'entends ? Une vessie remplie de pisser aura plus de valeur que toi. Tu comprends ça ?

Entretien avec ROLAPHTON MERCURE, par GUY RÉGIS JR.

Dans "Points de sutures", vous abordez avec une dérision cruelle, dans des dialogues aux accents absurdes, pimentés, la vie des femmes dans une usine de sous-traitance en Haïti. Pourquoi un sujet pareil ?

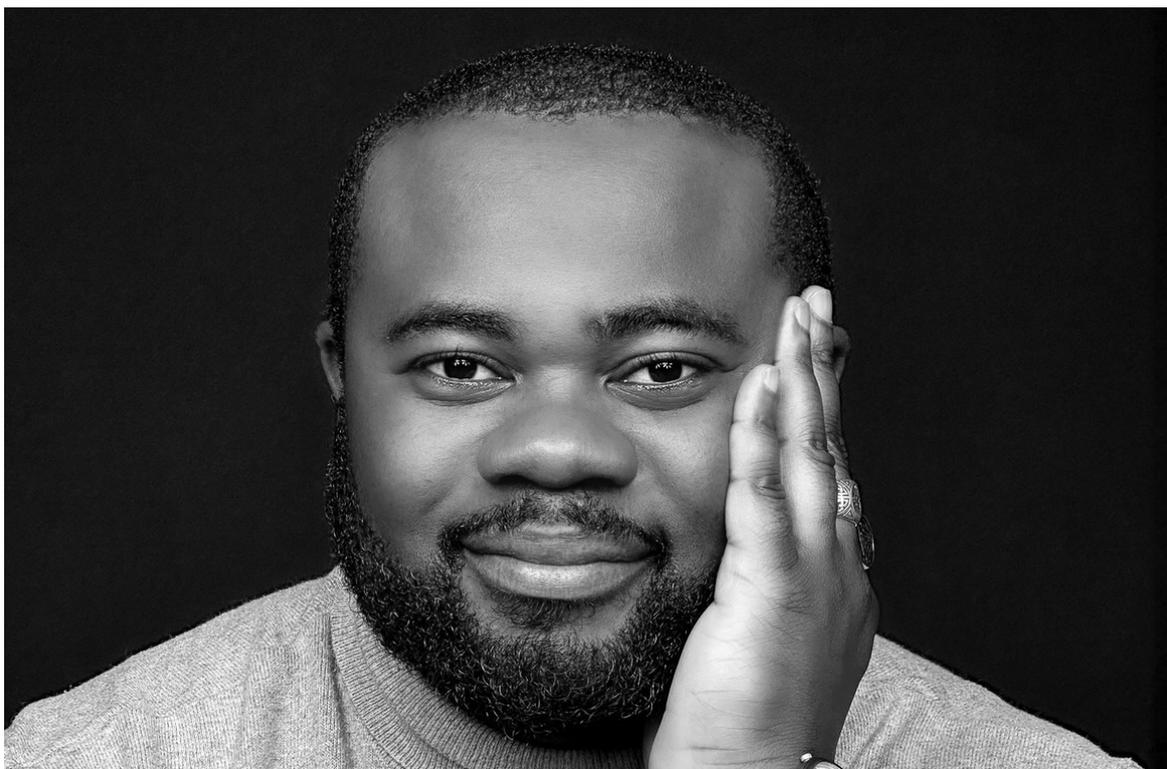
Parce que témoin de la première heure, ma mère a travaillé et travaille encore dans une industrie de sous-traitance textile-habillement depuis bientôt trente ans maintenant. Parce que le Ministère du Travail est une feinte institutionnalisée, les conditions de ces ouvrières tendant plus vers l'infrahumain que vers une émergence sociale. Parce que l'humour est aussi une forme de mise à distance ; face à l'impuissance, mieux vaut rire que pleurer. *Castigat ridendo mores* aurait dit Molière, pourquoi refuser un tel emprunt ? J'ai fait du terrain, j'ai été dans plusieurs lieux, visité plusieurs sites, à Port-au-Prince et aussi en province. *Points de sutures* a clairement des traces biographiques.

D'où vous vient votre volonté d'écrire ?

J'écris ce que j'aimerais voir et entendre. C'est comme un match de boxe pour moi, je cogne et j'encaisse. Donc ma plume est forcément brutale, directe, agressive, franche et violente. J'écris ce que je vis aussi ou du moins, ce que j'ai vécu. Ma réalité immédiate, principale source d'inspiration, ne m'a pas fait de cadeaux non plus. En tant que passionné d'histoires, j'aime les non-dits, les ragots, les soupçons, les sursauts, les tabous et certaines anecdotes sous-éclairées de notre passé. J'essaie au mieux de ne pas jouer au moralisateur. Je me sers des fractures, des maux, des élans, des blessures, des déphasages, des traumatismes pour écrire mon monde. C'est une question de point de vue et de timing, ça peut changer.

Quel est le cheminement que vous souhaiteriez à ce texte ?

Je souhaiterais bien que cette pièce soit éditée, l'objet livre est en soit un acte de partage et de coopération. Qu'elle soit représentée ici en France et partout où l'homme est considéré comme un outil jetable. Qu'on organise des causeries, des ateliers, des rencontres afin de jumeler nos interprétations. Qu'elle circule le plus possible, la littérature a toujours la fonction de créer réflexion autour de ce qui nous émeut.



Portrait de Rolaphton Mercure © Standley Beline

Samedi 1er novembre, 19h

Lecture : « CHLRDCN Trop beau pour y voir », BÉATRICE BIENVILLE

C'est l'histoire du chlordécone, pesticide utilisé aux Antilles françaises dans les bananeraies jusqu'en 1994. Ce pesticide est utilisé alors même qu'il est interdit aux États-Unis dès 1975, et classé comme cancérigène probable par l'OMS depuis 1979. Dans cette pièce, la famille de Lyne, une ouvrière agricole guadeloupéenne, se rassemble pour la veillée funéraire et l'enterrement de Josuah, le fils de Lyne, mort d'un cancer de la prostate. À la fois documentaire et décalée, cette pièce est une grande fresque baroque et créole, du jardin d'Eden à l'Élysée, mêlant personnages historiques et fictionnels, avec humour et gravité.

Thématiques : écologie, pesticide, scandale sanitaire, famille, politique, colonisation

BÉATRICE BIENVILLE est autrice de théâtre d'origine guadeloupéenne. Diplômée en écriture de l'ENSATT de Lyon en 2018, elle collabore depuis avec plusieurs compagnies à travers l'écriture de commandes et en menant des ateliers d'écriture. Elle est autrice associée de la Scène Nationale du Jura pour la saison 22-23, et du Théâtre de Tours – Centre Dramatique National depuis janvier 2024 sous la direction de Bérangère Vantusso.

"CHLRDCN Trop Beau pour y voir", écrite en résidence à la Chartreuse – CNES, a obtenu la bourse Découverte du CNL et le Prix des Journées des Auteurices de Théâtre de Lyon et est publiée aux Éditions Théâtrales.

mise en lecture ELSA PROVANSAL

jeu CAMILLE FIGUEROO, NASMA MOUTAOUAKIL, RAPHAËL ARCHINARD, SAFI MARTIN YÉ et JEAN-LOUIS JOHANNIDES

Extrait

Ministère de l'Agriculture – 1972

Dans un salon privé, Jacques le ministre de l'agriculture et trois producteurs de bananes. Jacques regarde le fond de son verre.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE. – Il n'y a pas des alternatives qui ont été trouvées ?

BERNARD. – Non.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE. – Non ?

YVES. – Non.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE. – J'ai vu dans un rapport

LAURENT. – Non.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE. – Des pièges à phéromones qui

BERNARD. – Non.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE. – Non ?

YVES. – Non.

Entretien avec **BÉATRICE BIENVILLE**, par **PATRICE ÉLIE DIT GOSAQUE**

Vous pensez qu'écrire une pièce de théâtre qui dénonce directement le scandale du chlordécone, c'est une forme de combat qui fonctionne encore en 2025 ? Vous y croyez ?

Je crois à la fiction. Après j'y crois modestement parce que le théâtre, c'est un endroit où il faut rester humble. Mais je crois que la fiction peut nous bouleverser. Elle peut nous donner envie de bouger, de faire changer des choses. C'est une façon de mettre en avant cette actualité-là.

Quelle est la fibre chez vous qui est la plus sensible sur ce dossier du chlordécone qui est au cœur de votre pièce ? C'est vous en tant que citoyenne ? Vous en tant que Guadeloupéenne ? Vous en tant que femme ? Qu'est-ce qui s'éveille en vous quand vous commencez à écrire ?

Je crois que j'ai vraiment une espèce d'amour pour la terre de la Guadeloupe. Je sais que quand je rentre là-bas, ça me prend vraiment au cœur et au ventre. Il y a aussi beaucoup d'amour pour le peuple guadeloupéen. C'est à cet endroit-là que j'ai envie de faire quelque chose. Pour moi, c'est ma famille, c'est mes amis, c'est les gens avec qui j'ai grandi. On voit dans l'actualité tous les combats menés par des associations, par des gens, par des personnalités, par des médecins qui accompagnent ce dossier, par des avocats aussi.

Vous avez écrit cette pièce pour qui ? Pour les Guadeloupéens ou pour un public justement qui ne connaît pas la Guadeloupe, qui connaît mal cette affaire ?

Pour moi, on travaille vraiment avec les deux publics. C'est à la fois pour les antillais qui connaissent déjà cette histoire et qui pourront la découvrir sous d'autres angles avec les libertés prises avec l'histoire. Et c'est aussi pour d'autres publics parce que je crois qu'il y a vraiment une dimension universelle concernant la question des pesticides et de l'empoisonnement. Ça touche tout le monde. Pas seulement la Guadeloupe et la Martinique. C'est tout ce qu'on mange, c'est tout ce qu'on boit. Il y a une vraie urgence à s'emparer de ces questions-là. C'est important pour dire ce qu'il s'est passé et pour raconter l'histoire. Mais c'est aussi important pour être conscient par rapport à ce qu'il se passe aujourd'hui encore, par rapport aux interdictions de pesticides qui ne se font pas ou qu'on n'arrive toujours pas à interdire. Il y a des enjeux qui sont actuels et je trouve important de rappeler comment ça s'est passé, que ce sont des décisions de personnes qui ont fait le lobbying pour que ça se produise. C'est important de le nommer et de le dire.



Portrait de Béatrice Bienville © Johanna Rolle

Samedi 1er novembre, 20h

Évènement : « Mets sur haut-parleur »

Parfois, on a besoin d'écrire pour réagir, trancher, dire haut ce qu'on pense. Faire de l'écriture une lance. On a donc proposé aux cinq auteurices dont les textes sont lus et à deux invité·es – ROBERTO GARIERI et DOROTHÉE THÉBERT – de réagir à ces mots "Au cœur de la foudre" et d'écrire pour cette occasion un court texte dans la tradition du "spoken word" qu'elles et ils liront/performeront sur scène accompagné du musicien VINCENT HÄNNI.

Thématique : Au cœur de la foudre

ROBERTO GARIERI est auteur, musicien, compositeur, performeur, diplômé de la Section professionnelle d'art dramatique du Conservatoire de Lausanne. Il crée depuis 1994 et joue dans une trentaine de pièces, compose pour la scène et le disque. Il écrit des formes hybrides où s'entrelacent récit dramatique, sources documentées, fable sociale et fantastique.

DOROTHÉE THÉBERT est autrice, metteuse en scène et photographe. Elle travaille régulièrement avec son compagnon Filippo Filiger. Iels pratiquent ensemble un théâtre de recherche, à la fois documentaire et poétique et offrent un espace de partage d'expériences avec le public, qui soit à la fois joyeux, sensible et horizontal. Elle a notamment écrit *Thérèse et La Chèvre*, publié aux éditions art&fiction.

mise en lecture JÉRÔME RICHER

avec les auteurices BÉATRICE BIENVILLE, LÉA EIGENMANN, ROLAPHTON MERCURE, ÉMILIE MONNET, MARINA SKALOVA, ROBERTO GARIERI et DOROTHÉE THÉBERT

Samedi 1er novembre, 22h

Évènement : « La fête du samedi soir »

On danse avec la DJ BETTY BOSSA !

BETTY BOSSA passe de mélopées sauvages au tube préféré de ta petite sœur en partageant sa mélomanie avec un public toujours *select*, comme toi. La meilleure DJette de l'Ouest qui dégage à la vitesse de son ombre une myriade de 33 tours en provenance des 4 points cardinaux.

Mets tes chaussures de bal, Cendrillon !

Samedi 2 novembre, 13h30

Projection : « Jenin, Jenin », MOHAMMAD BAKRI (2003)

Le 2 novembre, dans le monde entier, Filmlab Palestine (issu du festival Palestine Cinema Days), propose de présenter un film pour refuser la censure de la culture palestinienne. Parmi les sept films proposés, nous avons choisi *Jenin, Jenin*, un documentaire de Mohammad Bakri, sorti en 2003.

En 2002, lors de l'invasion israélienne du camp de réfugiés de Jénine, les journalistes ont été interdits d'accès et des accusations de crimes de guerre ont été lancées. Le cinéaste Mohammad Bakri est entré dans le camp pour enregistrer les témoignages, donnant ainsi la parole à ceux qui étaient réduits au silence. Le film a été interdit, donnant lieu à des batailles juridiques et à des accusations de la part des soldats. Des années plus tard, la Cour suprême d'Israël a annulé l'interdiction, rétablissant ce récit brut d'une communauté assiégée.

Le film (54 min) sera projeté dans la petite salle de cinéma du Muzoo (chemin de la Gravière 8, à deux pas du Loup).

Attention : jauge très limitée (25 places) !



Portrait de Mohammad Bakri © Yonatan Sindel / Flash90

Samedi 2 novembre, 15h

Évènement : « Café hanté »

Dimanche après-midi, le plateau du Loup est recouvert de tapis et de coussins. C'est l'heure de partager un café oriental avec les auteurices ÉMILIE MONNET et ROLAPTHON MERCURE. C'est le week-end de la Toussaint et peut-être qu'être auteurices, c'est aussi se laisser hanter... Alors, en partant de la lecture du marc de café (réelle ou inventée), JULIE GILBERT les interrogera sur leur pratique d'écriture. Qui les hante ? Qui écrit quand ça écrit ?

Théâtre du Loup

Chemin de la Gravière 10
1227 Les Acacias – Genève

Billetterie sur place, 1 heure avant le début des événements

Jeudi et vendredi à CHF 10.-

Samedi à prix libre

Projection au Muzoo du dimanche gratuit

Café hanté du dimanche à CHF 5.-

Infos et réservations

+41 22 301 31 00

www.theatreduloup.ch

NB : les dossiers de presse et photos HD de tous nos événements sont disponibles dans la section presse de notre site internet.

>> Rendez-vous sur theatreduloup.ch/espace-pro/presse !



Graphisme © Maurane Zaugg

Contact presse et communication

Claire Chiavaroli

+ 41 22 301 31 21

communication@theatreduloup.ch

THEATRE DU LOUP